

JESSICA BRUDER

NOMADLAND



LE LIVRE

Les mensonges et la folle cupidité des banquiers (autrement nommé « crise des subprimes ») les ont jetés à la rue. En 2008, ils ont perdu leur travail, leur maison, tout l'argent patiemment mis de côté pour leur retraite. Ils auraient pu rester sur place, à tourner en rond, en attendant des jours meilleurs. Ils ont préféré investir leurs derniers dollars et toute leur énergie dans l'aménagement d'un van, et les voilà partis. Ils sont devenus des migrants *en étrange pays, dans leur pays lui-même*, l'Amérique dont le rêve a tourné au cauchemar.

Parfois, ils se reposent dans un paysage sublime ou se rassemblent pour un vide-greniers géant ou une nuit de fête dans le désert. Mais le plus souvent, ils foncent là où l'on embauche les seniors compétents et dociles : entrepôts Amazon, parcs d'attractions, campings...

Parfois, ils s'y épuisent et s'y brisent.

L'AUTEUR

Jessica Bruder vit à Brooklyn avec son chien Max et une forêt de plantes vertes. Elle enseigne le journalisme à la Columbia University depuis 2008.

Sur son sujet de prédilection, les dessous de l'économie, elle a publié plus de 120 articles dans le *New York Times* et d'autres dans divers journaux et revues, de *Wired* au *Washington Post* en passant par *Harper's Magazine*.

Considéré par les libraires américains comme l'un des dix meilleurs livres publiés en 2017, *Nomadland* a obtenu de nombreux prix et a été finaliste du prestigieux prix d'excellence en journalisme Helen Bernstein.

Jessica Bruder

Nomadland

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Peronny



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Dale

Il y a une fissure en toute chose. C'est ainsi
qu'entre la lumière.

Leonard Cohen

Les capitalistes ne supportent pas qu'on profite
de leur schéma économique.

Commentaire anonyme,
azdailysun.com

AVANT-PROPOS

À l'heure où j'écris ces mots, ils sont éparpillés aux quatre coins du pays.

À Drayton, Dakota du Nord, un ex-chauffeur de taxi de San Francisco âgé de soixante-sept ans participe à la récolte annuelle de betterave sucrière. Du lever au coucher du soleil, sous des températures glaciales, il aide à décharger les tonnes de cargaison des camions qui arrivent des champs. La nuit, il dort dans la fourgonnette qui lui fait office de domicile depuis qu'Uber l'a chassé de l'industrie du taxi et qu'il n'a plus les moyens de payer son loyer. À Campbellsville, Kentucky, une ancienne inspectrice en bâtiment de soixante-six ans travaille comme magasinnière de nuit dans un entrepôt Amazon où elle pousse un chariot sur des kilomètres d'allées en béton. C'est une tâche abrutissante, et elle veille à ne pas faire d'erreurs en scannant les codes-barres – cela pourrait lui valoir son renvoi immédiat. Au petit matin, elle regagne sa caravane, garée dans l'un des nombreux parcs de mobile homes sous contrat avec Amazon qui accueillent les travailleurs nomades.

À New Bern, Caroline du Nord, une femme de trente-huit ans – dont la résidence principale est une minuscule roulotte toute ronde (si petite qu'elle peut être remorquée par une moto) – occupe provisoirement le canapé d'une copine le temps de trouver du travail. Pourtant titulaire d'une maîtrise, cette native du Nebraska a envoyé des centaines de CV au cours du mois dernier – en vain. Elle sait qu'on embauche des saisonniers pour la récolte

de la betterave à sucre, mais elle n'a pas les moyens de traverser la moitié du pays pour se rendre là-bas. C'est la perte de son emploi dans le secteur associatif quelques années auparavant qui l'a contrainte à emménager dans sa caravane. Quand les subventions qui permettaient de payer son salaire ont été coupées, elle s'est trouvée incapable d'assurer à la fois le paiement de son loyer et le remboursement de son prêt étudiant.

À San Marcos, Californie, un couple de trentenaires vivant dans un camping-car GMC 1975 anime un petit stand de vente de citrouilles ainsi qu'une mini-fête foraine et une ferme pédagogique pour enfants, le tout monté en cinq jours sur un terrain vague. Dans quelques semaines, ils troqueront leurs citrouilles contre des sapins de Noël.

À Colorado Springs, Californie, une nomade de soixante-douze ans, qui s'est brisé trois côtes dans le cadre de son travail de gardienne de camping, est actuellement en convalescence chez ses enfants.

Il y a toujours eu des itinérants, des vagabonds, des bourlingueurs, des âmes errantes incapables de tenir en place. Mais aujourd'hui, au vingt et unième siècle, on assiste à l'émergence d'une nouvelle tribu de voyageurs. Des gens qui n'auraient jamais pensé devenir nomades un jour se retrouvent bien malgré eux sur la route. Ils sont obligés de quitter leur maison ou appartement pour vivre dans ce que certains appellent des « résidences sur roues » : vans, camping-cars d'occasion, bus scolaires, campers 4 × 4, mobile homes et même bonnes vieilles berlines. Ils tournent résolument le dos à tous ces dilemmes auxquels sont désormais confrontés les membres de ce qui constituait jadis la classe moyenne : *Vaut-il mieux se nourrir ou soigner ses dents ? Rembourser le crédit immobilier ou régler la facture d'électricité ? Prendre un crédit auto ou acheter des médicaments ? Payer son loyer ou son emprunt étudiant ? S'acheter des vêtements chauds ou faire un plein d'essence pour aller travailler ?*

Pour beaucoup, la solution semblait radicale au début.

Si tu ne peux pas augmenter ton salaire toi-même, pourquoi ne pas supprimer ton plus gros poste de dépense ? Troquer tes quatre murs contre une maison roulante ?

Certains les qualifient de « sans domicile fixe ». Mais les nouveaux nomades, eux, rejettent cette appellation. Pourvus à la fois d'un toit au-dessus de leur tête et d'un moyen de transport, ils ont opté pour un autre terme : « sans adresse fixe », qui leur semble plus conforme à la réalité de leur situation.

De loin, on pourrait les confondre avec ces retraités insouciantes adeptes des voyages en camping-car. Lorsqu'ils s'offrent, à l'occasion, une séance de cinéma ou un dîner au restaurant, ils se mêlent incognito à la foule. De par leur mentalité et leur apparence, ils appartiennent majoritairement à la classe moyenne. Pourtant, ils font leurs lessives dans des laveries automatiques et souscrivent des abonnements dans des salles de gym afin de pouvoir utiliser leurs douches. Nombre d'entre eux se sont retrouvés contraints de prendre la route quand leurs économies ont été englouties par la Grande Récession de la fin des années 2000. S'ils acceptent des boulots physiques aux longues amplitudes horaires, c'est pour remplir leur estomac et leur réservoir d'essence. À l'ère des bas salaires et de l'explosion du prix du logement, ils se sont affranchis des loyers et des crédits immobiliers pour mieux s'en sortir. Ils font ce qu'il faut pour survivre à l'Amérique.

Mais personne n'aime se contenter de survivre. Ce qui n'était au départ qu'une stratégie désespérée s'est transformé en un cri de ralliement pour ceux qui aspirent à autre chose. Être humain, c'est voir au-delà de sa simple subsistance. Nous avons autant besoin d'espérer que de nous abriter du froid ou de nous alimenter.

Et, de l'espoir, il y en a sur la route. Car l'espoir naît du mouvement. Quand le champ des possibles paraît aussi vaste et illimité que le territoire lui-même. Cette croyance chevillée au corps selon laquelle le meilleur est toujours à venir. Qu'il t'attende juste un peu plus loin, dans la prochaine ville, le prochain boulot, la prochaine rencontre avec de parfaits inconnus.

Parfois, ces inconnus sont des nomades, eux aussi. Partout où ils se croisent – sur le Net, sur leur lieu de travail ou dans un camping au milieu de nulle part –, une tribu se forme. Il existe entre eux des liens de compréhension mutuelle, une solidarité. Si l'un d'eux a une panne de moteur, tous font tourner le chapeau pour l'aider. Un sentiment contagieux les anime : il se passe quelque chose. Ce pays est en train de changer, les structures anciennes s'écroulent, et ils se trouvent à l'épicentre de ce mouvement. Autour d'un feu de camp, au cœur de la nuit, ils se prennent à construire l'utopie.

Je rédige ces lignes à l'automne. Bientôt, l'hiver viendra et ce sera peu à peu la fin des boulots saisonniers. Les nomades plieront bagage et retrouveront leur vraie maison, la route, à l'image de cellules sanguines irriguant les veines du pays. Ils partiront à la recherche de leurs amis, de leur famille, ou juste d'un endroit où il fait chaud. Certains traverseront le continent. Ils compteront les kilomètres qui se déroulent comme la bobine d'un film documentaire sur l'Amérique. Fast-foods et centres commerciaux. Champs anesthésiés sous le givre. Concessionnaires automobiles, méga-églises et restaurants ouverts toute la nuit. Plaines interminables. Fermes d'engraissement, usines désaffectées, lotissements et grandes surfaces. Sommets enneigés. Le paysage défilera à toute vitesse, du matin au soir, jusqu'à ce que la fatigue s'installe. Les yeux lourds, ils chercheront un endroit où faire escale pour la nuit. Sur des parkings de supermarché. Dans les rues tranquilles de quartiers résidentiels. Dans des relais routiers, bercés par le ronronnement des moteurs. Puis, au petit matin, avant que quelqu'un ne s'aperçoive de leur présence, ils repartiront. Et ils reprendront la route en méditant une fois de plus cette vérité : en Amérique, les derniers endroits gratuits sont les parkings.

PREMIÈRE PARTIE

LE SQUEEZE INN

Sur la Foothill Freeway, à environ une heure de Los Angeles vers l'intérieur des terres, se profile au nord une chaîne de montagnes qui domine l'autoroute et met brutalement fin à l'expansion tentaculaire de la banlieue. Il s'agit du versant méridional des San Bernardino Mountains, au « relief haut et escarpé », pour reprendre les termes de l'Institut d'études géologiques des États-Unis. Elles appartiennent à une formation née voici onze millions d'années le long de la faille de San Andreas et qui continue à croître de quelques millimètres chaque année, en raison du frottement des plaques pacifique et nord-américaine. Mais les sommets semblent grandir beaucoup plus vite lorsqu'on s'en rapproche en voiture. C'est le genre de spectacle qui vous fait vous redresser sur votre siège et vous procure une drôle de sensation dans la poitrine, comme si une bouffée d'hélium emplissait votre cage thoracique au point, peut-être, de vous emporter.

Linda May agrippe son volant et contemple les montagnes derrière ses doubles foyers à monture rose. Ses cheveux argentés, qui lui tombent en dessous des épaules, sont retenus par une barrette en plastique. Elle quitte la Foothill Freeway pour s'engager sur la Highway 330, également appelée City Creek Road. Sur trois kilomètres, la route est d'abord plate et large. Puis elle se met à grimper et à serpenter, avec une seule voie de circulation dans chaque sens, en direction de la San Bernardino National Forest.

Cette grand-mère de soixante-quatre ans conduit une Jeep Grand Cherokee Laredo rescapée d'un ancien accident et rachetée d'occasion dans une fourrière. Le voyant d'anomalie du moteur est capricieux – il a la fâcheuse manie de clignoter sans raison – et un regard attentif révèle que la peinture blanche du capot diffère légèrement du reste de la carrosserie. Mais après des mois de réparation, le véhicule est enfin prêt à prendre la route. Un garagiste a changé l'arbre à cames et les soupapes. Linda a apporté sa propre contribution en décrassant les phares au moyen d'un vieux tee-shirt et d'une bombe insecticide, un truc de mécanicien amateur. Pour la première fois, la Jeep remorque sa maison : une minuscule caravane jaune pâle qu'elle a baptisée « Squeeze Inn », littéralement « L'Auberge serrée ». (Si certains ne comprennent pas le jeu de mots du premier coup, elle ajoute : « Mais oui, on a de la place, *squeeze in*, serrez-vous ! », avant de sourire en creusant ses belles rides d'expression à la commissure des lèvres.) La caravane est une relique de fibre de verre moulé, une Hunter Compact II de 1974 vendue à l'époque comme « le nec plus ultra en matière de voyage de loisirs », capable de « vous suivre avec la docilité d'un chaton ou la fougue d'un tigre selon l'humeur de la route ». Quatre décennies plus tard, le Squeeze Inn fait l'effet d'une capsule de survie individuelle au charme délicieusement rétro : c'est une boîte aux coins arrondis et aux parois inclinées, dont la forme n'est pas sans évoquer celle de ces coquilles en polystyrène longtemps utilisées pour emballer les hamburgers. L'intérieur mesure trois mètres d'un bout à l'autre, soit grosso modo la même longueur que le chariot bâché sur lequel l'arrière-arrière-arrière-grand-mère de Linda traversa le pays plus d'un siècle auparavant. La décoration fleure bon les années 1970 : similkuir capitonné couleur crème aux murs et au plafond, lino à motifs moutarde et vert avocat au sol. La hauteur du toit permet tout juste à Linda de se tenir debout. Après l'avoir acquise pour 1 400 dollars lors d'une vente aux enchères, elle avait posté cette description de sa caravane sur Facebook : « Elle fait un mètre soixante de haut, et moi un mètre cinquante-huit ! Pile à ma taille ! »



Linda May et son chien, Coco.

Linda tracte le Squeeze Inn jusqu'à Hanna Flat, un camping situé dans une forêt de résineux au nord-ouest de Big Bear Lake. Nous sommes au mois de mai, elle a l'intention d'y rester jusqu'en septembre. Mais, contrairement aux milliers de vacanciers qui se rendent chaque année à la belle saison dans la forêt nationale de San Bernardino (un site naturel plus vaste que le Rhode Island), Linda y va pour travailler. C'est son troisième été là-bas en tant que gardienne de camping, un boulot saisonnier qui recouvre les tâches de femme de ménage, caissière, surveillante générale, chargée de sécurité et responsable de l'accueil. Elle se réjouit d'y retourner, d'autant que l'augmentation réservée aux saisonniers fidèles propulsera son salaire horaire à 9,35 dollars, soit 20 cents de plus que l'année précédente. (Le salaire minimum en Californie s'élève alors à 9 dollars de l'heure.) Et bien que de nombreux gardiens, comme elle, soient embauchés comme « travailleurs journaliers » d'après les termes de leurs contrats – ce qui signifie qu'on peut les licencier « à tout moment, avec ou sans motif et préavis » –, on l'a déjà prévenue qu'elle risquait de faire des semaines de quarante heures.

Certains, qui s'engagent pour la première fois, s'attendent à passer des vacances payées au paradis. On peut les comprendre. Les annonces de recrutement regorgent de photos de lacs scintillants et de prairies fleuries. La brochure du California Land Management, le concessionnaire privé qui emploie Linda, montre des femmes aux cheveux gris et au sourire radieux se tenant bras dessus, bras dessous sur une berge ensoleillée, comme une bande de copines en colonie de vacances. « Faites-vous payer pour faire du camping ! » proclame ainsi l'annonce d'American Land & Leisure, une autre société qui engage des gardiens saisonniers. Sous ce slogan aguicheur suivent les témoignages : « Notre personnel est formel : “La retraite n'a jamais été aussi sympa !” “Nous avons noué des amitiés pour la vie.” “Nous sommes en meilleure forme que nous ne l'avons jamais été.” »

Les nouveaux venus ont souvent tendance à rechigner – voire à rendre leur tablier – lorsqu'ils se retrouvent confrontés aux aspects les plus ingrats de ce boulot : s'occuper de vacanciers ivres et bruyants, extraire des pelletées de cendres et de verre pilé des restes d'un feu de camp (certains petits malins s'amuse à jeter des bouteilles dans les flammes pour les faire exploser) et, surtout, nettoyer les blocs sanitaires trois fois par jour. Pour la plupart d'entre eux, il s'agit de la pire des besognes, mais Linda s'en moque et met même un point d'honneur à ce que le résultat soit impeccable. « Je veux que les toilettes soient propres parce que mes campeurs les utilisent, explique-t-elle. Je n'ai pas la phobie des microbes. Une bonne paire de gants, et hop ! »

Une fois dans les montagnes, la vue sur la vallée est si sublime qu'on en oublierait presque de regarder où l'on va. La route est étroite, avec très peu d'espace sur le bas-côté. Par endroits, il n'y a même rien d'autre que le vide au-delà du ruban d'asphalte accroché à la paroi rocheuse. Des panneaux mettent les conducteurs en garde : « RISQUES D'ÉBOULEMENTS » et « POUR ÉVITER LA SURCHAUFFE, COUPEZ LA CLIM SUR LES SEPT PROCHAINS KILOMÈTRES ». Mais rien de tout cela ne semble perturber Linda. Son expérience de conductrice de poids lourd

sur longue distance près de vingt ans auparavant l'a immunisée contre les frayeurs de la route.

Je la précède au volant d'un van. En tant que journaliste, je côtoie Linda en pointillé depuis un an et demi. Entre nos rencontres en chair et en os, nous nous sommes parlé tant de fois au téléphone que, à chaque coup de fil, j'anticipe son salut familial avant même qu'elle décroche. C'est un « *Hell-ooo-ooo* » mélodique, chantonné sur le même air que le « Je te vois ! » d'une partie de cache-cache avec un enfant.

J'ai fait sa connaissance dans le cadre d'un article que j'écrivais sur le phénomène des nouveaux nomades américains, ces gens qui vivent à plein temps sur la route*. À l'instar de Linda, la plupart de ces âmes vagabondes tentaient d'échapper à un paradoxe économique : le contraste entre l'augmentation des loyers et la stagnation des salaires, soit la course d'une force irrésistible vers un objet immobile. Ils se sentaient pris en étau, accaparés par des boulots harassants et sans âme leur permettant à peine de payer leur loyer ou les traites de leur prêt immobilier, sans espoir de voir leur sort s'améliorer sur le long terme ni même de pouvoir prendre leur retraite un jour.

Ce sentiment reposait sur des faits avérés : les salaires et le coût du logement ont suivi des courbes si radicalement opposées que, pour un nombre croissant d'Américains, le rêve de l'accession à la classe moyenne était passé de difficilement réalisable à impossible. Au moment où j'écris ces mots, il n'y a qu'une dizaine de comtés, et une seule région métropolitaine, où un travailleur à plein temps rémunéré au salaire minimum peut se permettre de louer un deux-pièces à un prix raisonnable. Il lui faudrait toucher au moins 16,35 dollars de l'heure – soit plus du double du salaire minimum fédéral – pour s'offrir une location de ce type

* En m'attelant à ce projet, j'ignorais que je me lançais en réalité dans un chantier plus vaste, enrichi par trois années d'enquête et des centaines d'entretiens. (N.d.A.)

sans y consacrer plus du tiers de ce qu'il gagne. Les conséquences sont terribles, surtout pour les foyers américains (un sur six) qui engloutissent plus de la moitié de leurs salaires dans leur logement. Souvent, pour les familles à revenus modestes, cela signifie qu'il reste peu, sinon rien, pour se nourrir, se soigner et subvenir aux autres besoins essentiels.

Beaucoup de ceux que j'ai rencontrés avaient l'impression que le jeu était truqué depuis trop longtemps. Ils avaient donc trouvé le moyen de déjouer le système. Ils renonçaient aux maisons « en dur », se libérant du joug des loyers et des crédits immobiliers. Ils s'installaient dans des vans, des camping-cars ou des mobile homes, se déplaçaient d'un endroit à un autre au gré du beau temps et finançaient leurs pleins d'essence au moyen de boulots saisonniers. Linda faisait partie de cette tribu. J'avais donc décidé de la suivre au gré de ses pérégrinations sur les routes de l'Ouest.

À l'instant où je m'engage sur la route de montagne en lacets, mon émerveillement initial à la vue de ces majestueux sommets s'évanouit. Tout à coup, j'ai le trac. L'idée de négocier des virages en épingle à cheveux au volant de mon van brinquebalant m'effraie un peu. Et voir Linda traîner le Squeeze Inn derrière sa guimbarde me terrifie carrément. Un peu plus tôt, elle a insisté pour que je passe devant. Elle préférerait rester derrière et me suivre. De peur que sa caravane ne se détache et ne dévale la pente ? Difficile à dire.

Juste après le premier panneau indiquant la San Bernardino National Forest, un rutilant camion-citerne surgit derrière le Squeeze Inn. Le conducteur semble impatient et un peu trop collant alors qu'ils s'engagent tous deux dans une série de lacets qui éjecte Linda de mon rétroviseur. Je guette la réapparition de sa Jeep. Quand la route redevient enfin rectiligne, je ne la vois toujours pas. À la place, c'est le camion-citerne qui émerge et s'élanche dans la pente en ligne droite. Pas la moindre trace de Linda.

Je sors sur une aire de repos pour l'appeler sur son portable en priant pour entendre son fameux « *Hell-000-000* ». Les sonneries

s'égrènent, une à une, puis je bascule sur sa messagerie. Je me gare, bondis à terre et fais les cent pas le long de mon van. Je réessaie. Pas de réponse. À présent, d'autres véhicules – une bonne demi-douzaine – ressortent des virages pour s'engager dans la côte et dépasser l'aire de repos. Je m'efforce de lutter contre le mauvais pressentiment qui m'envahit, l'adrénaline qui se mue en panique à mesure que les minutes passent. Le Squeeze Inn a disparu.

Pendant des mois, Linda s'était languie de la route et de son travail au camping. Elle tournait en rond à Mission Viejo, à soixante-quinze kilomètres au sud-est de Los Angeles, dans la maison que louaient sa fille Audra, son gendre Collin et trois de ses petits-enfants, tous adolescents. Comme il n'y avait pas assez de chambres pour tout le monde, son petit-fils Julian campait dans le coin-banquette contigu à la cuisine. (Cette configuration était bien plus confortable que celle du précédent appartement qu'occupait la famille, où un dressing faisait également office de chambre pour l'une de ses deux petites-filles.)

Linda avait pris ce qui restait : le canapé près de la porte d'entrée. C'était un îlot. Malgré tout l'amour qu'elle portait à sa famille, elle se sentait un peu coincée chez eux, d'autant que sa Jeep était en réparation chez le garagiste. Chaque fois que les membres de la maisonnée faisaient une sortie à laquelle elle n'était pas conviée, ils devaient tous défiler devant son canapé sur le chemin de la porte. À force, cela mettait un peu tout le monde mal à l'aise et Linda finit par s'en inquiéter : culpabilisaient-ils de passer du bon temps sans elle ? Son indépendance lui manquait. « Je préfère être reine chez moi qu'invitée chez une autre, même si c'est ma fille », disait-elle.

À cette époque, une série de problèmes de santé avaient miné la famille – tant sur le plan financier qu'émotionnel – et Linda pouvait d'autant moins se permettre de représenter une charge pour eux. Sa petite-fille Gabbi, très affaiblie, était régulièrement clouée au lit depuis trois ans par un mystérieux dysfonctionnement

du système nerveux – on lui diagnostiquera par la suite une maladie auto-immune appelée syndrome de Sjögren. Julian avait un diabète de type 1. Sa propre fille, Audra, était atteinte d'arthrite. Et comme si cela ne suffisait pas, Collin, dont le salaire d'employé de bureau faisait vivre toute la famille, souffrait depuis peu de vertiges et de migraines violentes qui l'avaient obligé à se mettre en arrêt maladie.

Au bout d'un moment, Linda avait envisagé de postuler à un emploi saisonnier dans un entrepôt Amazon via CamperForce, le programme créé spécialement par le géant du commerce en ligne pour le recrutement des travailleurs itinérants. Mais elle avait déjà occupé le même poste l'année précédente et s'était retrouvée avec une lésion gestuelle articulaire à force de manipuler la scannette de codes-barres. Elle en avait même conservé des séquelles visibles sous la forme d'une grosseur de la taille d'un grain de raisin au poignet droit. Mais le pire était invisible : des éclairs de douleur lui déchiraient le bras, entre le pouce et le poignet, le coude et l'épaule jusqu'au creux du cou. Le simple fait de soulever une tasse à café ou d'empoigner le manche d'une casserole suffisait à déclencher comme une décharge électrique. Pour Linda, il s'agissait juste d'une mauvaise tendinite, mais cela n'avait en rien contribué à alléger ses souffrances. Et tant qu'elle n'aurait pas guéri, elle ne pourrait pas retourner travailler là-bas.

Fauchée comme les blés, confinée à son îlot-canapé, Linda avait tâché de se consoler en pensant à son futur en tant que propriétaire – et unique occupante – du Squeeze Inn. Avant d'habiter chez ses enfants, elle avait sillonné les routes et enchaîné les petits boulots au volant d'un camping-car El Dorado 1994 de huit mètres cinquante de long, un épouvantable gouffre à essence qui se déglinguaient de toutes parts. Elle se réjouissait donc de changer d'habitat pour un plus petit modèle, même si le Squeeze Inn avait besoin d'une sacrée remise en forme. Ses anciens propriétaires l'avaient laissé exposé à l'air océanique de l'Oregon et le sel avait rongé le métal par endroits, striant sa coquille de fibre de verre de rouille orange. Linda avait donc mis à profit son temps libre pour

réfléchir aux moyens de rénover sa caravane. Sa première tâche avait été de concocter un produit nettoyant abrasif (une recette secrète à base de jaune d'œuf passé au mixer) dont elle avait frotté les parois pour ôter les taches de rouille. Autre mission cruciale : se fabriquer un lit confortable. La caravane était équipée d'un mini-coin-banquette sur toute la largeur du fond. Linda avait enlevé la table et découpé un morceau de carton aux bonnes dimensions pour recouvrir les deux bancs. Les voisins ayant déposé sur le trottoir un matelas deux places ergonomique apparemment neuf, elle était allée le récupérer en douce. Elle l'avait ouvert au cutter et avait ôté les ressorts comme si elle évitait un gros poisson. Ensuite, elle avait sorti les strates de rembourrage, tracé au marqueur des repères correspondant aux dimensions du morceau de carton, et découpé le surplus. Une fois la toile retournée aux bonnes dimensions, elle avait recousu le matelas – avec toutes les finitions – et remis le rembourrage à l'intérieur, créant ainsi un parfait petit matelas d'un mètre quatre-vingts sur quatre-vingt-dix centimètres de large. « Plus étroit, j'aurais eu du mal à accueillir mon compagnon nocturne ici présent, dit-elle en désignant Coco, son Cavalier King Charles Spaniel. J'ai donc opté pour quatre-vingt-dix centimètres, histoire qu'on puisse dormir tous les deux. »

La veille de son départ pour Hanna Flat, j'avais demandé à Linda si elle avait hâte de reprendre la route. Elle m'avait regardée comme si c'était une évidence. « Ça oui ! s'était-elle exclamée. Je n'avais plus de voiture. Plus d'argent. J'étais coincée sur ce canapé. » Ses 524 dollars de pension de la Sécurité sociale lui permettraient de tenir jusqu'à son premier salaire*. Linda était prête à revoir le monde s'ouvrir devant elle après avoir été réduit à la taille d'un canapé. Elle avait été trop longtemps privée de sa chère liberté et de la bouffée d'air que lui apportait la route. Il était temps de mettre les voiles.

* Quelques semaines plus tard, Linda aurait soixante-cinq ans et verrait sa maigre pension passer à 424 dollars après réduction des cotisations Medicare.(N.d.A.)

La matinée du 6 mai était douce et nuageuse. Linda et les membres de sa famille s'étaient dit au revoir. « Je vous appelle en arrivant », leur avait-elle promis. Elle avait fait monter Coco dans sa Jeep et avait démarré, direction le garagiste du coin pour regonfler ses pneus dépareillés, craquelés et usagés. Elle n'avait pas de roue de secours. Étape suivante, une station Shell. Elle avait fait le plein, était entrée dans la boutique pour demander un reçu et s'acheter un paquet de Marlboro Red 100s. Le jeune caissier avait opiné en l'écoutant raconter que, adolescente, elle pouvait s'acheter un gallon d'essence (soit un peu moins de quatre litres) pour 25 cents, bien loin du tarif actuel à 3,79 dollars. « Avec un dollar dans le réservoir, on partait rouler toute la journée », s'était-elle remémorée en souriant.

Rien ne semblait pouvoir assombrir son humeur, pas même le fait de retrouver sa Jeep portières fermées, les clés sur le contact. Coco se tenait dressé sur le siège côté conducteur en agitant la queue, ses pattes avant pressées contre la portière. Il avait dû appuyer sur le loquet de verrouillage, avait conclu Linda. Heureusement, la vitre était entrouverte de quelques centimètres. J'étais allée chercher un allume-barbecue dans mon van, avais glissé ma main à travers l'ouverture et soulevé le loquet grâce au long bec du briquet. Le voyage pouvait continuer.

Le Squeeze Inn nous attendait dans un hangar aux abords de Perris, une ville située à l'extrémité des Santa Ana Mountains, l'un des massifs montagneux qui séparent la région côtière de la Californie de sa partie désertique intérieure. Pour y parvenir, il fallait emprunter l'Ortega Highway, l'une des autoroutes les plus dangereuses de l'État – « Un endroit où l'étalement des zones périurbaines, les mauvaises habitudes de conduite et l'obsolescence de la voirie forment une équation désastreuse », pour reprendre le commentaire d'un journaliste du *Los Angeles Times*. La route, sinueuse, est souvent engorgée par les banlieusards qui transitent entre Orange County et l'Inland Empire mais, par chance, à la mi-journée, la circulation était plus fluide. Linda avait quitté l'auto-route et passé devant la demi-douzaine de parcs de mobile homes

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	4
---------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

1. Le Squeeze Inn	9
2. La fin.....	38
3. Survivre en Amérique	50
4. Plan d'évasion.....	83

DEUXIÈME PARTIE

5. Amazon Ville	111
6. Le point de ralliement.....	134
7. Le Rubber Tramp Rendezvous.....	158
8. Halen.....	190
9. Une expérience imbattable.....	212

TROISIÈME PARTIE

10. Trois petites lettres qui font peur	230
11. Retour à la maison.....	237
Épilogue.....	278
<i>Notes</i>	288
<i>Remerciements</i>	300

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© 2019, *Globe*, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2017 by Jessica Bruder

Titre de l'édition originale :

Nomadland. Surviving America in the Twenty-First Century

(*W.W. Norton & Company, Inc., New York, NY*)

Crédits photographiques : collection Jessica Bruder © D.R., sauf :

p. 50 : Linda May © D.R.

Dépôt légal : février 2019

ISBN : 978-2-211-23792-5

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site <http://www.editions-globe.com>



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter